

dans l'atmosphère, ôtèrent à l'œil sa clairvoyance et assourdisaient la voix qui appellerait à l'aide.

Personne n'aurait pu reconnaître Pepe le Dormeur, Pepe habituellement plongé dans une épaisse somnolence, l'homme à l'air hébété, à la démarche alourdie, personne, disons-nous, n'aurait pu le reconnaître dans le soldat qui arrivait pour commencer sa garde, la tête haute et le pas élastique ; ses yeux, habituellement voilés, semblaient reluire dans les ténèbres pour en percer les moindres mystères.

Après avoir soigneusement promené en tous sens sa lanterne sourde, dont le cône lumineux lui démontra qu'il était bien seul de tous côtés, le miquelet la plaça de manière à éclairer le chemin creux qui conduisait au village, et se coucha dans son manteau, à dix pas plus loin, de façon qu'il pût dominer à la fois sur le chemin et sur la baie.

— Ah ! capitaine, se dit le miquelet, vous êtes un habile homme ; mais vous croyez trop aux gens qui dorment toujours, et du diable si je ne crois pas que vous êtes intéressé à ce que je dorme bien profondément ce soir. Qui sait, cependant ? continua-t-il en s'arrangeant du mieux qu'il put dans son manteau.

Pendant environ une demi-heure, Pepe demeura seul, livré à ses pensées, interrogeant tour à tour de l'œil la baie et le chemin creux. Au bout de ce temps, il entendit crier le sable du sentier ; puis dans la lumière projetée par la lanterne, une forme noire apparut, et bientôt le capitaine des miquelets se laissa voir distinctement. Il eut l'air, pendant quelques minutes, de chercher quelque chose ; puis, apercevant à la fin le gardien de nuit couché :

— Pepe ! s'écria-t-il à mi-voix.

Pepe n'eut garde de répondre.

— Pepe ! reprit le capitaine d'un ton un peu plus élevé.

Le miquelet se tut obstinément ; alors la voix de don Lucas cessa de se faire entendre, et bientôt le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement.

— Bon ! se dit Pepe, tout à l'heure j'étais assez sot pour douter encore, mais à présent je ne doute plus. Enfin un contrebandier a donc osé se risquer. Je serais bien maladroit, ma foi, si je n'en tire quelque bonne aubaine, fût-ce aux dépens de celle de mon chef.

Le miquelet se leva d'un bond sur ses jambes.

— Ici, je ne suis plus Pepe le Dormeur, dit-il en redressant sa haute taille.

Une autre demi-heure encore s'écoula, pendant laquelle le garde-côte ne vit rien que l'immensité vide devant lui. Rien ne troublait la continuité de la ligne blanchâtre que traçait la mer en se confondant avec le ciel. De gros nuages noirs voilaient et découvraient tour à tour la lune qui venait de se lever et, soit que l'horizon fût alternativement brillant comme de l'argent en fusion ou noir comme un crêpe funèbre, aucun objet n'annonçait, sur l'Océan, la présence de l'homme.

Il y avait tant d'intensité dans le regard du miquelet, qu'il lui semblait voir des étincelles voltiger devant lui. Fatigué de cette attention soutenue, il ferma les yeux et concentra toute la puissance de

ses organes dans son ouïe. Tout à coup un bruit faible glissa sur la surface des eaux et parvint jusqu'à lui ; puis une légère brise de terre chassa le son au large, et il n'entendit plus rien. Ne sachant s'il était le jouet d'une illusion, le miquelet ouvrit de nouveau les yeux ; mais l'obscurité de la nuit ne lui permit de rien voir.

Il referma les yeux pour écouter encore. Cette fois, un son cadencé, comme celui que produisent les avirons qui fendent discrètement la surface de l'eau et le grincement affaibli des *tolets* (chevilles qui fixent l'aviron), parvint à ses oreilles.

— Enfin, nous y voilà ! dit Pepe avec un soupir de satisfaction.

Un point noir presque imperceptible parut à l'horizon, puis grossit rapidement, et bientôt un canot se montra, suivi d'un léger sillon d'écume.

Pepe s'était précipitamment couché à plat ventre, de peur que sa silhouette ne fût aperçue du canot ; mais, de la position élevée qu'il occupait, il ne pouvait pas le perdre de vue un seul instant. Il le vit bientôt s'arrêter, les avirons immobiles, comme l'oiseau de mer qui plane pour choisir le côté vers lequel il s'élancera, puis, tout à coup, reprendre son mouvement vers le rivage de la baie.

— Ne vous gênez pas, dit le miquelet, faites comme chez vous.

Les rameurs, en effet, semblaient sûrs de ne pas être inquiétés ; et, quelques secondes plus tard, les galets de la grève grincèrent sous la quille du canot.

— Oh ! oh ! dit tout bas le miquelet, pas un ballot de marchandises ? Ne seraient-ce pas par hasard des contrebandiers ?

Trois hommes étaient dans le canot et ne paraissaient prendre que les précautions strictement nécessaires pour ne pas troubler trop bruyamment le silence de la nuit. Leur costume n'était pas celui que portent d'ordinaire les contrebandiers.

— Qui diable peuvent être ces gens ? dit le miquelet.

A travers les touffes d'herbes jaunies qui bordaient la crête du talus où se tenait Pepe et s'élevaient au-dessus du niveau de sa tête, il put observer ce que faisaient les trois inconnus dans leur canot. A un ordre donné par celui qui était assis à la barre, les deux autres sautèrent à terre pour aller reconnaître les lieux, laissant seul celui qui paraissait être leur chef.

Pepe fut indécis un moment, ne sachant s'il devait les laisser s'engager dans le chemin creux ; mais la vue du canot abandonné à la garde d'un seul homme fixa bientôt son idée. Il resta donc plus immobile que jamais, et retint jusqu'à son souffle, pendant que les deux individus, armés chacun d'un couteau catalan, passaient à quelques pieds au-dessous de lui.

Il put alors voir que l'habit de matelot qu'ils portaient l'un et l'autre était celui adopté par les corsaires d'alors, et qui tenait le milieu entre l'uniforme de la marine royale et le sans-façon de la marine marchande ; mais il ne put distinguer leurs traits sous le béret basque qui couvrait leur tête. Tout à